

nies font recette, qu'on décore des chefs d'orchestre rien que pour avoir fait exécuter sa musique! Comme il doit être étonné et heureux! Heureux, oui! Étonné? Je ne sais; il s'y attendait.

E. LEGOUVÉ



EN ITALIE

(Suite 1)

Notre enquête.

Lettres de MM. Samuel Rousseau, Camille Erlanger, Henri Rabaud, H. Mouquet, Max d'Olonne.

Lettre de M. Samuel Rousseau

Si, à l'époque de la fondation du prix de Rome, l'Italie était réputée le pays musical par excellence, il faut bien en rabattre à l'heure actuelle. Certes, l'école italienne compte encore des compositeurs doués et verveux, mais qu'on ne saurait comparer aux musiciens français et allemands qui, par la profondeur de la pensée et la pureté de la forme, ont si glorieusement élargi le domaine de la symphonie et du drame lyrique modernes.

Tenant compte de cette évolution, l'Institut n'impose plus à ses pensionnaires musiciens que deux années de présence en Italie, la troisième devant être consacrée à des voyages en Allemagne.

Deux années d'Italie, c'est encore trop au dire de certains. A mon avis, c'est juste le temps de se recueillir avant que d'entrer dans la bataille artistique. C'est, en quelque sorte, pour le frais émoulu de l'Ecole, le recul nécessaire à la juste vision du mouvement musical et de l'effort qu'il y devra apporter.

Et puis, si l'art est fait d'impressions et la vie de relations, où, mieux qu'à la Villa Médicis, trouver les unes et les autres? Rome et ses merveilleux souvenirs; et les bons camarades qui seront plus tard de fidèles amis?

Samuel ROUSSEAU.

Lettre de M. Gabriel Pierné

Mon Cher Directeur.

Il m'est assez malaisé de vous dire quelle influence peut avoir le séjour à la Villa Médicis sur le talent du musicien, car tout dépend évidemment de la nature, de l'éducation, de la sensibilité artistique de celui-ci.

Je ne pense pas qu'un séjour de trois ans en Italie et d'un an en Allemagne puisse entraver la carrière d'un compositeur ou annihiler sa personnalité. Le contact avec d'autres artistes est précieux et beaucoup ont bénéficié de cette fréquentation constante; peut-être y aurait-il un avantage à laisser plus de liberté en ce qui concerne le caractère des envois; néanmoins, *Merlin l'Enchanteur*, *la Vie d'un Poète*, les *Impressions d'Italie*, *la Damselle édue*, *Job*, pour ne citer que ceux-là, sont des envois conformes au programme et je ne sache pas qu'il y ait lieu de s'en plaindre.

Bien tout à vous.

Gabriel PIERNÉ.

Lettre de M. Camille Erlanger

Paris, le 2 Mai 1903.

Monsieur,

C'est avec joie que je répondrais en détail à votre enquête sur la Villa Médicis, si je n'étais accablé de travail en ce moment. Afin de ne pas trop vous faire attendre, je ne vous enverrai donc que quelques notes et mon opinion succincte :

Je suis d'avis que le Prix de Rome rend et peut rendre encore des services considérables. Quel secours précieux pour un jeune artiste, généralement peu fortuné, de se sentir assuré de la vie matérielle pendant huit années (je dis huit années, car à son retour de Rome l'expensionnaire reçoit encore pendant quatre ans une subvention annuelle de 3.000 francs provenant des legs Decamps et Pinette), et cela dans le pays le plus enchanteur, sous le plus beau ciel, au milieu des chefs-d'œuvre les plus rares! — Je reconnais cependant que des réformes seraient utiles, voir nécessaires : les bourses de voyage ne sauraient remplacer le Prix de Rome, vu qu'à la Villa le pensionnaire reçoit, en outre de sa pension, l'habitation gratuite et la nourriture pour un prix infime, et qu'il serait bien difficile à un jeune homme de voyager toute une année avec une bourse de moins de 4.000 francs. Mais la question des voyages pendant son séjour à Rome pourrait être mieux réglée. Au lieu d'être confiné en Italie, il faudrait que le jeune artiste soit tenu de voyager dans différents pays (Allemagne, Autriche, pour les musiciens; Espagne, Pays-Bas, Allemagne, pour les peintres) pendant 4 ou 5 mois de l'année. Il passerait le reste de son temps à Rome, où il préparerait, dans le calme et le recueillement, sous les tièdes ombrages de la Villa, ses travaux annuels dits « envois de Rome ». Cette question des envois pourrait, elle aussi, être modifiée avantageusement. Les envois par eux-mêmes sont d'une utilité incontestable, puisqu'ils forcent le pensionnaire à travailler, alors qu'il pourrait, peut-être, trop exclusivement s'abandonner au *dolce far niente*! Mais il faudrait laisser libre carrière à l'inspiration et au goût de chaque artiste, qu'il fut maître d'envoyer telle œuvre qu'il lui plairait, conçue de telle manière conforme à son tempérament.

Personnellement, je garde de mon séjour à la Villa, un souvenir merveilleux.

Parmi mes contemporains, je citerai le sculpteur Puech, les peintres Axillette et Laurent, les architectes Tournaire et Chedanne, les graveurs Vernon et Patricot, les musiciens Savard et Charpentier, qui tous furent d'excellents et joyeux camarades.

Il me souvient de bien des anecdotes piquantes... Je ne vous en rapporterai qu'une, la voici : Il est d'usage que le soir même de l'arrivée de l'ultime promotion, le nouveau musicien, quoique généralement fourbu par un mois de voyage, exécute au piano — après le dîner de réception, toujours fort copieux et très arrosé de « Chianti » et d'« Asti Spoumante » — devant ses copains assemblés, la cantate qui lui valut le Grand Prix. J'allais me conformer à l'usage et prenais déjà place devant l'Erard, quand un des pensionnaires, un peintre (Lebayle), fortement éméché, déclara sentencieusement que depuis Bayreuth l'on ne saurait plus goûter de musique que dans les ténèbres... Joignant le geste à la parole, le voilà qui éteint brusquement toutes les lumières du salon... Nuit complète dans laquelle je fus obligé d'exécuter ma cantate (*Velléda*). Fort heureusement

ma mémoire ni mes doigts ne me firent défaut. Mon peu banal auditoire m'en témoigna sa reconnaissance par de bruyants et excessifs bravos!

Dans l'espoir que ces notes hâtives ne vous paraîtront pas trop dénuées d'intérêt et qu'elles pourront vous être de quelque utilité, je vous envoie, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Camille ERLANGER.

Lettre de M. Henri Rabaud

Mercredi, 29 avril.

Cher Monsieur,

Je crois que le séjour de la Villa Médicis est incapable de donner la plus petite parcelle de talent à celui qui n'en a pas, et incapable d'en ôter si peu que ce soit à celui qui en a; — incapable également de rendre travailleur un paresseux, — et de rendre paresseux un travailleur. Je ne crois pas, en un mot, à cette sorte d'influence magique que, selon bien des gens, l'air de Rome et les murs de la Villa exerceraient, en bien ou en mal, sur le tempérament des artistes.

Néanmoins, je crois que le séjour à Rome peut être très profitable au compositeur, et cela pour une raison qui domine, à mon sens, toutes les autres.

— C'est qu'en allant vivre deux ans en Italie, au sortir de l'Ecole, le jeune musicien échappe à l'influence de Paris, au moment de sa carrière où cela lui est le plus nécessaire.

Qu'est-ce que j'entends par « l'influence de Paris »? — Et pourquoi est-il bon d'y échapper? — Et pourquoi est-ce surtout nécessaire à cette époque de la vie d'un artiste? — Voilà ce qu'il n'est guère possible d'expliquer en deux mots!

Par « influence de Paris » j'entends d'abord l'influence de l'Ecole, qui est réelle le plus souvent, qui est néfaste toujours (ceci n'a rien à voir, naturellement, avec l'enseignement de tel ou tel professeur! Et j'ai eu, pour ma part, vous le savez, le plus admirable des maîtres!) — et influence qui est durable, si le jeune compositeur, vivant de la même vie, voyant toujours les mêmes personnes, camarades ou autres, et entendant toujours les mêmes choses, conserve les mêmes habitudes et a les mêmes préoccupations.

Enfin — et surtout — ce qui est excellent, c'est de permettre au débutant de sortir pendant deux ans du mouvement artistique et musical de Paris, de le délivrer des Parisiens, et de le mettre quelque temps à l'abri de ce qu'on appelle la « vie musicale » de Paris, constituée moins par la musique qu'on y exécute, que par les bavardages, les polémiques et les jugements de tous ces fins connaisseurs et amateurs d'art, — qui fait naître fatalement chez les jeunes artistes un sentiment mauvais, funeste, parfois décourageant, et presque toujours injuste : le mépris du public.

Et voilà pourquoi il serait tout à fait inutile de les envoyer habiter Vienne, par exemple, qui à ce point de vue est un Paris cent fois pire que Paris.

En permettant au compositeur de vivre pendant deux ans en Italie, dans ce pays si varié, si riche et, pour le bien qualifier d'un mot, si *beau*, — dans ce pays qui n'est pas encore (ou qui n'est plus) empoisonné par la critique d'art et les amateurs de bonne musique, — en le laissant libre de voyager où il lui plaît de Venise à Taormine et de Berlin à Athènes (car le